

E/1986.07.05 — André Malraux, «Notre Seule Unité, c'est l'interrogation. Malraux. Entretien inédit», entretien accordé à Ion Mihaileanu en juillet 1975, *Le Monde* [Paris], n° 12887, 5 juillet 1986, p. 18-19, (extraits).

Repris *in extenso* sous le titre «Entretien avec Ion Mihaileanu», *Espoir* [Paris], n° 58, mars 1987, p. 42-55.

André Malraux

Entretien du 8 août 1975 avec Ion Mihaileanu

Ion Mihaileanu, journaliste, critique d'art, est le traducteur en roumain des œuvres suivantes d'André Malraux : *Les Conquérants*, *La Condition humaine*, *l'Espoir* et de larges extraits des essais (*La Néocritique*, *Goya*, *L'homme précaire et la littérature*) accompagnés de préfaces et d'études critiques.

D'autres écrivains ont traduit en roumain *La Voie royale*, *Lazare*, *La Tête d'obsidienne*, des fragments d'*Antimémoires* et du *Musée imaginaire*. Surtout connue des milieux intellectuels francophones et antifascistes avant la Seconde Guerre mondiale, l'œuvre de Malraux a connu après-guerre une popularité considérable. Tirés en plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, les livres traduits ont connu un grand succès public : certains (*La Condition humaine* et *L'Espoir*) ont même dû être réédités.

André Malraux est apprécié par les intellectuels roumains comme un des plus grands écrivains de ce siècle. A sa mort, la revue *Secolul* a consacré un numéro spécial où les écrivains roumains ont rendu hommage à la mémoire d'André Malraux.

Ion Mihaileanu nous propose une interview exclusive qu'il a obtenue d'André Malraux en 1975. Il nous explique ci-après comment il fut amené à s'entretenir avec André Malraux.

Pour mieux situer les circonstances dans lesquelles André Malraux m'a accordé cette interview, je dois plonger un peu dans le passé.

C'était en mars 1966. J'attendais, plein de trac, angoissé, au premier étage du Palais Royal, 3, rue de Valois, d'être reçu par André Malraux. Pierre de Boisdeffre l'avait informé que j'avais traduit en roumain *La Condition humaine* et que je désirais qu'il m'accorde une interview pour l'hebdomadaire culturel roumain *Contemporain*. Le rendez-vous était fixé à 6 heures du soir et je me demandais qui donc allait me recevoir ? Le ministre, le grand dignitaire ? Ou celui dont j'avais ébauché la première traduction de la *Condition humaine* en entrant à 19 ans dans le mouvement roumain de résistance, traduction qui avait été recopiée, lue, diffusée clandestinement avant d'être perdue. Celui qui était devenu mon maître à penser aussi bien que mon maître d'action.

Onze minutes après 6 heures, une porte s'ouvrit et parut un grand monsieur, plein de vigueur, avec des mouvements agiles, le visage souriant souligné par un nez proéminent et des yeux étonnamment pénétrants.

Je suivis ce grand monsieur dans son bureau. Le ciel était plein de nuages. C'était l'heure entre chien et loup. André Malraux m'indique une chaise où je m'assieds, de telle sorte que la lumière plombée éclaire mon visage. Lui s'assied à contre-jour. Quelques instants de silence et son regard inquiet se pose sur moi. J'ai la sensation que des rayons plus forts que des rayons X me percent et réalisent une véritable radiographie psychique. Puis de nouveau son sourire (je me dis que j'ai bien passé l'examen) et, tout à coup, comme si nous nous étions connus depuis toujours, commence une conversation à bâtons rompus. Conversation, c'est beaucoup dire, parce qu'en réalité, c'est un formidable monologue qu'entame Malraux qui pense à haute voix. Interlocuteur privilégié, j'ai tout mon temps pour le regarder. Je ne ressens pas du tout la morgue d'un ministre hautain, j'ai devant moi un être affectueux qui me paraît

miraculeusement jeune, 50 ans au maximum (il fêtait son 65^{ème} anniversaire, et le coup de foudre pour Louise de Vilmorin n'était pas encore à l'ordre du jour). Il venait tout juste de rentrer d'un voyage au Sénégal et en Egypte, et ses réflexions sur l'art égyptien, la littérature, le destin du monde, animaient tout à coup un stupéfiant spectacle intellectuel dont l'auteur, le personnage, le metteur en scène et l'acteur étaient l'unique Malraux. Je me trouvais devant une véritable usine à idées fonctionnant à pleine capacité et sans plus s'arrêter.

Cinq ans plus tard, toujours en mars, en 1971, Malraux n'était plus ministre, il s'était retiré à Verrières-le-Buisson. C'était un an après la mort de Louise de Vilmorin et du général de Gaulle, lors d'une journée pas tout à fait de printemps. Il m'a reçu là, dans son cabinet de travail, simple, élégant. Dans la cheminée un vrai feu de bois. Il m'invite à m'asseoir. Près de la cheminée une banquette confortable où l'on sent bien la chaleur brûlante; un peu plus loin, une petite table ronde et deux chaises. Je préfère une des deux chaises. Remarque brusque de Malraux : «Vous savez qui préférerait la banquette ? Le général de Gaulle. Il était extrêmement frileux.» Quelques mots, dits avec un brin de tendresse ironique. Mais, quand je lui demande s'il va réaliser la promesse qu'il m'a faite en 1966 de visiter la Roumanie, dans une lettre qu'il m'a adressée, datée du 31 août 1968, il m'écrivait : «Je finirai bien par aller quelque jour en Roumanie, et vous y voir ! C'est un des rares pays d'Europe que j'ignore encore», le ton change et il me donne cette réponse surprenante : «Maintenant, je n'ai pas tellement envie de voyager. La mort m'a trop touché les dernières années.» Il se ressaisit et ajoute : «Et puis je travaille sur les *Antimémoires*. Pour le finir, j'ai besoin d'au moins cinq ans.» C'est-à-dire jusqu'en 1976. Maintenant je sais que, comme dans tant d'autres moments prémonitoires de sa vie, il pensait à l'année de sa mort. Non seulement il a fini les *Antimémoires* qui sont devenus *Le Miroir des limbes*, mais il a remanié et publié *L'irréel* et *L'intemporel*, il a écrit *La Néocritique* et a laissé une œuvre posthume, *L'homme précaire et la littérature*.

Juin, juillet, août 1975. Quatre ans plus tard. Je me trouve à Paris, avec une bourse d'études accordée par le Ministère français des Affaires étrangères, grâce à la recommandation d'André Malraux. Je l'ai revu deux fois. Comme à chacune de nos

rencontres, il me semble miraculeusement jeune, bien qu'ayant frôlé la mort, il a donné *Lazare*. Il est plus souriant que d'habitude. Après un entretien très ensoleillé, un tour d'horizon de la politique mondiale où il évoque Mao et Kossyguine, plaçant ici ou là un aphorisme brillant – comme je regrette de ne pas avoir pris de notes ! – il accepte de m'accorder une interview. Fait nouveau : il me demande, cette fois, de lui envoyer des questions écrites pour s'y préparer.

Le rendez-vous est fixé pour le 11 juillet, mais finalement je ne le rencontrerai que le 8 août 1975 à Verrières. Il fait très chaud, presque 30 degrés au-dessus de zéro, ce qui nous oblige à enlever les vestes. Sur la table, une bouteille de whisky et une théière mais cette fois le whisky est pour l'hôte, le thé pour Malraux. Le magnétophone en marche, Malraux démarre. Je ne savais pas qu'un an après, Malraux ne serait plus parmi nous. J'étais gai parce que j'avais eu droit à un fantastique concert, donné par l'homme-orchestre, avec sa façon fiévreuse de survoler les civilisations et d'inventer la légende des siècles.

Aujourd'hui, j'ai le sentiment qu'il était conscient qu'il s'agissait de son concert d'adieu – il m'a fait cadeau de ses notes préparatoires pour l'interview, en souvenir de Verrières – mais quand je l'ai quitté j'ai surtout emporté l'image de son sourire chaleureux, de sa vivacité infatigable. Il savait qu'il avait encore quelque tâche à accomplir dans cette vie; je ne savais pas, qu'ainsi qu'il le confie dans *Lazare*, il se «hâtait patiemment vers la mort», mais je vivais l'illusion qu'un être arrivé d'une autre planète avait trouvé un abri provisoire dans l'homme que je venais de quitter.

L'entretien avec André Malraux

I. Mihaileanu — Vous êtes resté l'homme qui s'intéresse avec passion aux grands problèmes de l'humanité contemporaine. Et parce que nous sommes, me semble-t-il, au carrefour d'un siècle, quels sont selon vous les grands dangers qui menacent la civilisation et en même temps quel est le grand espoir vers lequel se dirige le monde ?

A. Malraux — La première chose à dire, c'est que notre civilisation a perdu la conscience d'ensemble. Les anciennes civilisations ont eu des consciences d'ensemble

tellement fortes que nous le concevons très bien. Nous ne savons pas ce qu'était la conscience d'ensemble de la civilisation égyptienne, mais nous savons très bien qu'il y en avait une.

L'Égypte est cohérente, le XIX^e siècle a cru être cohérent, seulement il l'était par une sorte de jeu qui commence à l'époque des Lumières et qui fait que tout ce qui n'était pas cohérent, il le rejetait au siècle suivant : ce que la science ne trouverait pas au XIX^e siècle, elle le trouverait au XX^e siècle; alors que nous, nous ne pensons pas du tout que ce que nous ne trouvons pas, le XXI^e siècle le trouvera. Non pas parce que nous pensons qu'il n'y aura pas de progrès dans les sciences – au contraire, ils n'ont jamais été si forts – mais parce que nous savons que la science a un passif, et que le XIX^e siècle n'y avait jamais pensé : la pénicilline, mais la bombe atomique. Pensez que d'aussi grands esprits que Victor Hugo ou Michelet et même «le père» Marx étaient persuadés que le XX^e siècle serait le siècle de l'Internationale et de la paix entre les peuples ! Mais il y avait néanmoins, au XIX^e siècle, une conscience d'ensemble.

A l'heure actuelle, je dirais : la seule unité de notre civilisation – je ne parle pas des marxistes de l'autre côté, ce que je dis n'est pas vrai pour un Soviétique, mais pour le monde occidental et le Japon – notre seule unité c'est l'interrogation. Nous sommes la première civilisation disposant de connaissances immenses et faisant converger toutes ces connaissances sur un immense point d'interrogation. Cela n'était jamais arrivé avant nous. Il y a eu quelque chose de cela à la fin de l'Empire romain, mais alors les moyens étaient très minces, je veux dire que les connaissances humaines au temps de Marc Aurèle étaient tout de même des connaissances extrêmement circonscrites, alors que les nôtres sont sérieuses.

I. Mihaileanu — Si notre civilisation a perdu la conscience d'ensemble, ne croyez-vous pas qu'il y a quand même une prise de conscience des dangers qui menacent cette civilisation ?

A. Malraux — Je ne trouve pas que votre question soit importante. Ce qui est important, c'est que nous ayons le sentiment du danger. Par exemple, Rome a eu le sentiment du danger à partir du III^e siècle avec les Barbares; avant, pas du tout. Le XVIII^e siècle n'a eu aucune espèce de sentiment de danger, or, le danger était là, il

s'appelait la Révolution. Alors, ce qui me paraît très important, ce n'est pas le pronostic, parce que je suis toujours très méfiant sur le pronostic.

Je crois que ce qui est le propre des grandes civilisations en crise, c'est que ce qui résout la crise n'est jamais ce qu'elles contiennent : personne ne pensait que la solution de Rome serait le Christianisme; quelque chose qui n'était pas prévu surgit. Donc, dire : la plus grande menace est là ou là, ne me paraît pas important. Mais, par contre, il paraît très important de dire : si demain vous parliez avec Victor Hugo ou Marx, des gens bien différents, leur stupéfaction serait que vous leur expliquiez que les nations ne sont pas tout à fait les mêmes, mais qu'elles sont présentes et que la bombe atomique existe. La première idée, ils avaient prévu le contraire, la seconde ils ne l'avaient pas prévue du tout. C'était impensable pour eux.

La science du XIX^e siècle – quand nous relisons les textes, c'est très saisissant – était quelque chose qui était au service de l'homme, cela ne pouvait pas se retourner contre lui. En gros c'est relativement vrai, je veux dire qu'on a découvert très tard la dynamite et, quand on l'a découverte, au fond cela a été de la science-fiction. Tous les gens ont été considérablement étonnés. Or, ce qui est important aujourd'hui, c'est que nous sommes la première civilisation où une espèce soit capable de détruire la planète, une espèce qui est l'homme : il n'est jamais arrivé qu'un terrestre ait eu le pouvoir de faire sauter la terre.

I. Mihaileanu — De détruire son biotope ?

A. Malraux — Oui, exactement. Là il y a un phénomène évidemment sans précédent. Si vous cherchiez quels sont les éléments par lesquels notre civilisation est sans précédent, ils seraient assez nombreux. C'est d'ailleurs en partie la grande critique qu'on peut faire à la fois de Spengler et Marx. L'un et l'autre ont projeté un futur qui était à l'intérieur d'un mouvement uniforme, alors qu'évidemment il y a explosion. Pour Spengler, nous dirons : vous affirmez que toutes les cultures meurent de la même façon. Mais nous sommes la première culture qui a conscience d'être culture. Ni le XVIII^e siècle, ni Rome, ni les Mayas n'ont eu conscience d'appartenir à une culture.

De la même façon, Marx admet que nous sommes à l'intérieur d'un très vaste mouvement qui commencerait, disons avec le capitalisme. Mais vous savez comme moi quel mal il a à essayer de faire naître le capitalisme; autant la pensée marxiste sur le mouvement du capitalisme est forte, autant sur la naissance elle est faible. Or, à cette époque-là, on étudiait extrêmement peu les origines des espèces, mais aujourd'hui nous avons un certain nombre de problèmes qui ne sont pas posés pour Marx et qui sont des problèmes absolument considérables, par exemple : quelles sont les grandes révolutions de l'espèce humaine ?

Il est bien évident que quand la monnaie est apparue, quelque chose d'énorme s'est passé. On a cru qu'on avait des monnaies pour remplacer le troc, maintenant on sait très bien que ce n'est pas vrai. Tous les problèmes sur l'inflation, l'explication – d'ailleurs marxiste – de la fin de l'Empire romain par l'inflation, les Barbares n'acceptant plus les pièces d'or parce que ces pièces ne sont plus en or (donc plus de mercenaires barbares), cette explication fait bien l'affaire de Marx car elle est matérialiste, mais en même temps, c'est une prise de l'histoire qui n'est pas la sienne. Vous vous rendez aussi bien compte que moi que la pensée marxiste est à l'intérieur de notre culture.

Quand Spengler dit que le marxisme et le capitalisme sont l'envers et le revers de la même médaille, naturellement ce n'est pas vrai, mais ce qu'il veut dire n'est pas idiot. La notion historique héritée de Hegel, c'est nous; s'il n'y avait pas eu l'hégélianisme, il n'y aurait pas eu d'ossature historique du marxisme. Supposons que dans cent ans nous ayons affaire à des historiens qui n'acceptent absolument pas notre conception du développement de l'histoire, l'histoire comme aventure de l'espèce humaine, il est évident que la structure même de notre pensée se trouverait absolument mise en question. En définitive, le marxisme est tout de même un rationalisme et il est bien entendu que vous êtes à l'intérieur d'un système de causalité : vous voyez bien ce qu'il y a de darwinien dans Marx. Eh bien, c'est cela que je crois vulnérable si une autre civilisation commençait : ce qui a été à la fois l'origine des espèces et la notion du capital.

Ceci est d'autant plus frappant que Darwin était un naturaliste, on a cru que c'était ses études sur les espèces qui l'avaient mené à sa conclusion, or, ce n'est pas vrai du tout : le bouquin est écrit en tant que thèse, et toute la part scientifique ne constitue que des illustrations pour prouver sa thèse. Il était parti de l'idée de concurrence qui ressort chez Marx aussi, la prédominance du plus fort.

Essayons de nous résumer. Je pense qu'il y a une limite de l'histoire et que notre civilisation est quelque chose qui est à l'intérieur de l'histoire, exactement comme le christianisme est à l'intérieur de la religion.

Je pense que cette civilisation est optimiste en détail et pessimiste en bloc, c'est-à-dire que nous sommes toujours très confiants sur ce que nous allons inventer prochainement et assez inquiets sur le destin du monde.

I. Mihaileanu — Et cette inquiétude sur le destin du monde ne peut-elle devenir pour les intellectuels une source d'action ?

A. Malraux — Avant la guerre, il y a eu un phénomène qui n'a pas eu de successeur, c'est l'antifascisme. L'antifascisme a été un phénomène considérable, au fond le ciment apparent de l'alliance entre l'Union soviétique et les démocraties. Les écrivains étaient extrêmement à l'aise dans l'antifascisme qui, après tout, n'était pas une doctrine mais plutôt une mise en forme des sentiments. Or, les trois-quarts des intellectuels sont des gens qui ont énormément de rapports avec les sentiments, beaucoup plus qu'avec des techniques.

I. Mihaileanu — Et c'était surtout une attitude à l'égard d'un danger : l'ennemi commun.

A. Malraux — Seulement, le sentiment que nous avons aujourd'hui des dangers est tout de même un sentiment technique. Si les journaux vous parlent le cas échéant du péril communiste, le citoyen n'a pas du tout peur de voir arriver l'Armée rouge. Il a peut-être tort, mais il ne pense pas à cela. Tandis qu'il pense tout de même : «Qu'est-ce qui va nous arriver avec toutes ces histoires atomiques ? les retombées, les déchets, la pollution... Est-ce qu'un jour nous n'allons pas voir arriver quelque chose comme les

épidémies d'autrefois ?» Il y a la même peur de la science au XX^e siècle qu'il y a eu la confiance dans la science au XIX^e siècle.

I. Mihaileanu — C'est partout la crainte qu'elle ne soit pas maîtrisée. On a peur de l'apprenti sorcier, mais on a confiance dans le médecin.

A. Malraux — On a confiance dans le médecin, vous avez raison, seulement le médecin, le biologiste, savent très bien que la moitié de leurs découvertes sont des découvertes empiriques. La chimie du cerveau, un des domaines les plus importants de notre époque, commence en 1957 à cause des recherches sur le cancer. En fait, les grands biologistes de notre époque – j'en connais trois ou quatre – ne sont pas si confiants que cela.

Leur obsession il y a cinquante ans était l'explication de l'univers par la survie des espèces les plus fortes, c'est-à-dire par le darwinisme. A l'heure actuelle, ils considèrent que les progrès de la biologie sont immenses, qu'ils devront continuer mais qu'en aucun cas les découvertes de la biologie ne permettront d'agir sur la formation de l'homme. J'avais écrit autrefois que la science ne peut pas faire un homme, j'avais décrit les types d'humanité successifs : le gentleman, le Romain, mettons le Bolchevik... C'étaient des modèles et pas du tout des faits scientifiques. Or, j'ai eu à recevoir un professeur de l'Académie des Sciences et sa conclusion était – nous étions malheureusement complètement d'accord – que plus il était près de l'ordre de la découverte, plus il considérait que cet ordre le dépassait et qu'on ne pouvait pas passer de la recherche, qui tend à trouver quelque chose, à la formation au sens romain ou au sens chrétien, qui tend à créer un homme. C'est assez considérable, parce qu'il y a cinquante ans, les biologistes ne nous auraient pas dit cela : la biologie est en train de tourner en épingle à cheveux...

I. Mihaileanu — Elle se situe surtout par rapport à elle-même.

A. Malraux — Oui, seulement il est arrivé aux scientifiques une aventure extraordinaire : le microscope électronique leur a montré un certain nombre de choses qui étaient des réalités et qui n'avaient jamais pu être auparavant autre chose que des

hypothèses. En somme, il y a eu avec le microscope électronique la même chose qu'avec les réactions en chaîne en physique.

I. Mihaileanu — L'imprévisible joue donc un rôle considérable dans le progrès scientifique. Quelle dimension peut avoir la prise de conscience que peut-être, l'homme n'est pas le seul être conscient dans l'univers, qu'il pourrait y avoir des civilisations inconnues ?

A. Malraux — J'écarte complètement cette question, parce que pour moi c'est de l'imprévisible pur. Nous pouvons faire de la prospective à l'intérieur de certaines données. Il n'est pas ridicule de dire, étant donné une population de 52 millions d'habitants en France : combien y en aura-t-il normalement dans trente ans ? Mais dans trois cents ans, non. On ne peut pas. Parce que pour que la prospective soit sérieuse, il faut que vous soyez à l'intérieur de la courbe dont vous avez des données.

I. Mihaileanu — J'ai parlé d'une civilisation extra-terrestre.

A. Malraux — Je sais bien, mais je trouve que ce n'est pas pensable. Einstein disait : «Il ne faut jamais accepter de se poser des questions qui ne se posent pas.» C'est un peu ce que je pense. Si nous parlons de ce que nous avons découvert dans les types de civilisation, les fourchettes ne sont pas très larges, je veux dire que les civilisations les plus éloignées de nous sont quand même relativement proches. Pour que vous ayez un grand écart, il faut que vous soyez hors de la civilisation. Les nègres de la grande forêt sont une chose ; l'homme avant la domestication des animaux, c'est sans doute autre chose. Mais les civilisations, elles, sont tout de même relativement proches, tandis qu'une civilisation extra-terrestre, ou bien elle est sur des données terrestres – alors après tout vous ne serez ni plus ni moins étonnés qu'avec la découverte des Parthes ou des Mayas ou tout ce qu'on veut – ou bien elle n'est pas sur des données terrestres et alors nous ne savons plus de quoi nous parlons.

Autrement dit, il n'y a pas de vie aléatoire, il n'y a pas de vie due au hasard, toute vie est un domaine coordonné, ce n'est pas forcément notre coordination, mais elle est coordonnée. Un domaine de coordination qui nous est inconnu.

I. Mihaileanu — Où commence pour vous la civilisation et où finit la culture, et où finit la culture et où commence la civilisation ? C'est une question de vocabulaire ?

A. Malraux — C'est surtout une question de langue. Parce qu'en allemand, il est bien entendu que le décalage est tout à fait sérieux, mais en français, il ne l'est pas beaucoup. En fait, en français, les cultures, c'est ce qu'on appelait les aires de la civilisation.

Je crois que nous sommes dans un domaine de civilisation à partir de la ville, parce que les arts, si vous cherchez la frontière, vous voyez très bien qu'il y a des arts prodigieusement différents de Picasso à Sumer; mais si vous passez de Sumer aux objets dits préhistoriques, cela ne fait jamais que cinq cents ans avant, donc très peu, et vous êtes dans le domaine du fétiche, le domaine de l'objet trouvé dans les tombeaux : quelque chose de très profondément différent. On dirait que quelque chose s'est produit – un peu semblable à ce qui s'est produit peut-être au moment où les hommes ont découvert le feu – qui a été l'agrégation des hommes, et très vite la formation de la ville, de la cité.

Il n'y a pas eu de civilisation nomade, disons de sortes de Mongols auxquels ont succédé des sortes de Chinois; il y avait des non civilisés, les hommes de la préhistoire, puis il y a eu le changement, la mutation brusque, complète.

I. Mihaileanu — C'est-à-dire la politique, la cité, la hiérarchie.

A. Malraux — Oui; d'abord, je dirais probablement la domestication des animaux, ensuite le tombeau. Actuellement, les recherches des préhistoriens sont en train de rejoindre un peu celles des historiens d'art et, chose tout à fait étonnante, on est en train de rapprocher beaucoup les dates de la naissance du tombeau et les dates des premières figures (IV^e millénaire). Ce serait extraordinaire si les hommes avaient découvert à la fois les images et le tombeau, mais enfin c'est encore beaucoup trop flou puisque le carbone 14 date à cinq cents ans près, par conséquent, vous êtes en fait sur des écarts qui peuvent aller de 3.000 à 4.000 ans avant J.C.

I. Mihaileanu — Les premiers tombeaux n'étaient pas pour tout le monde, c'était le tombeau du chef.

A. Malraux — Semble-t-il. Seulement, vous pourriez avoir des surprises avec cela. Le tombeau organisé, le tombeau chinois, la pyramide, la ziggourat, c'est le tombeau du chef, il n'y a pas de doute. Mais il est possible qu'on ait eu un type de tombeau assez différent avant. En tout cas, c'est de l'ordre de la pure hypothèse, de l'hypothèse extrêmement fascinante, parce que tout de même, ça n'est pas rien de se dire que peut-être la prochaine génération saura si oui ou non l'homme a découvert à la fois la cité le tombeau et l'image. Si la réponse est oui, ce sera tout de même une sacrée différence puisqu'avant la guerre on était persuadé qu'il y avait 30.000 ans d'écart.

I. Mihaileanu — Je vous propose de revenir à notre temps. Certains affirment que nous nous trouvons dans une sorte de fin de siècle et que cela joue pour les arts, pour la littérature. Croyez-vous que ce soit vrai et qu'il y ait une liaison d'une part avec l'épanouissement des témoignages, d'autre part avec la diminution de l'invention romanesque ?

A. Malraux — Je crois que la mutation à laquelle nous assistons est sans rapport avec le siècle, sans rapport avec la chronologie. Je crois que nous vivons la fin des grandes découvertes et de l'empire de l'Europe sur le monde. Que nous soyons à la fin de l'Empire de l'Europe sur le monde, c'est certainement un phénomène excessivement important, aussi important qu'a pu être la fin des empires de l'Occident ancien et l'apparition de Rome.

En ce qui concerne le problème du roman, je le prendrais par un autre bout, parce que je pense que le grand affaiblissement actuel du roman pourrait avoir des causes assez différentes. D'une part, il est certain que le roman est touché comme forme, au sens où la tragédie a été touchée, au sens où le tableau de chevalet est touché. Mais il y a quelque chose d'autre, il y a que le roman a été en son temps, disons avec Balzac, le sommet de l'art narratif, or l'art narratif c'est une chose que l'homme porte en lui : les hommes ont envie de se raconter des histoires.

Quand le roman a été à son apogée, il racontait des histoires avec une efficacité auprès de quoi le reste n'existait pas. Seulement, il s'est trouvé que cela a changé et que maintenant nous avons deux éléments qui luttent terriblement contre le roman : le premier, c'est que la narration optique, c'est-à-dire audiovisuelle, est probablement plus

puissante comme narration. Le second, c'est que nous oublions toujours que les faits divers font partie de notre vie – je vois un journal, il est plein de faits divers. Au temps où Balzac publiait ses bouquins, il n'y avait pas de faits divers dans les journaux, on ne pouvait les trouver que dans les gazettes des tribunaux. Si demain Balzac écrivait avec son génie et cette espèce de surprise devant ce qu'il nous raconte, nous aurions le sentiment qu'il est fou, parce que nous, nous penserions : mais tout cela est excessivement banal ! Ce type qui a défié Paris du haut du Père-Lachaise, pour nous n'existe absolument pas à côté du plus malheureux dingue qui a tué deux gosses hier on ne sait pas pourquoi. Le fait divers mis en œuvre par la presse a changé complètement l'étonnement de la sensibilité et il n'est pas certain que le roman n'en souffre pas terriblement. Le grand roman est partout en train de récuser son génie narratif : nous n'allons pas dire que Proust a un génie du narratif par rapport à Balzac ou à Dostoïevski; le romancier devient autre chose, le dernier grand romancier narratif est probablement Joseph Conrad.

I. Mihaileanu — Céline aussi était narratif, il racontait des histoires.

A. Malraux — Ce n'est pas la même chose, il n'y a pas d'intrigue. Céline est un conteur oriental : il vient à la terrasse du bistrot et il raconte les mille et une nuits.

Et puis il y a le cinéma, sa puissance narrative est certainement supérieure à celle de la littérature. Néanmoins, je pense que ce que nous disons est sérieux dans la mesure où nous parlons statistiquement, c'est-à-dire sur le très grand nombre; dans le détail, ce n'est pas sûr. Vous savez que politiquement, un certain nombre de discours de chefs d'Etat à la radio ont eu plus de puissance qu'à la télévision. Je crois possible que dans certains cas, le fait qu'on ne puisse pas voir le personnage de roman devient un élément positif.

I. Mihaileanu — Un élément métaphysique.

A. Malraux — Seulement ceci est dit en nuanciant et en raffinant le propos. Si nous parlons dans l'ensemble, je crois qu'il faut dire : le fait géant, c'est qu'une narration jusqu'alors inconnue – la narration optique – est née avec notre civilisation. Alors, littéralement, elle est née avec le montage. Tout le temps que le cinéma suivait

les personnages sur une scène, il ne pouvait pas avoir sa puissance narrative, il était du théâtre photographié.

I. Mihaileanu — *L'Espoir*, vous l'avez conçu comme un roman d'abord ou comme un film, comme un scénario ?

A. Malraux — Complètement comme un roman et le scénario a été arraché du roman. Maintenant, ce qui en est tourné est un tiers. Le vrai scénario, est-ce que vous l'avez lu ? Il a été publié en espagnol et je crois en français maintenant.

I. Mihaileanu — Je l'ai lu.

A. Malraux — Alors vous avez vu que le décalage est considérable.

I. Mihaileanu — C'est pour cela que je posais la question.

A. Malraux — Il y a des spectacles dont vous sentez que vous pouvez les transcrire. Ces spectacles qui me mobilisent comme écrivain me mobiliseraient aussi comme metteur en scène. Je vois la descente de la montagne dans *L'Espoir* quand je l'ai écrite. La même chose qui fait que je l'ai écrite fait que je la vois cinématographiquement. Je ne crois pas que ce soit rare. Je crois que si vous cherchiez autour du romantisme, vous en trouveriez beaucoup d'exemples. Il y a un de nos grands écrivains qui est absolument comme cela, c'est Victor Hugo. Prenez un roman et vous verrez que si vous vouliez vous amuser à faire des films imaginaires, toutes les images y sont. Je dis «vous amuser» parce qu'on a fait des films avec Victor Hugo et jamais on n'a pris ces images-là : on ne peut pas le faire. Il faudrait un metteur en scène de génie. Alors, en réalité, le metteur en scène raconte l'histoire de Fantine dans *Les Misérables*, mais les images fantastiques, il ne les fait jamais.

Nous cherchons dans un apparent réalisme un relief dont nous ne disposons pas à cause de la convention romanesque, mais nous mettons ce relief au service d'une autre convention, beaucoup plus profonde, qui est la convention des contes éternels, enfin de ce que j'appelle des archétypes.

I. Mihaileanu — Comment voyez-vous l'avenir du romanesque ?

A. Malraux — Je trouve que le roman en tant que genre dominant a déjà disparu. A l'heure actuelle, il y a la littérature beaucoup plus que le roman. On m'a posé cette question-là pendant la guerre : le phénomène capital – vous connaissez assez bien les histoires françaises pour savoir ce que c'est que Payot – c'est le fait qu'au temps d'Anatole France, le grand éditeur, c'était Calmann, au temps d'André Gide mettons que c'était Gallimard. Mais il n'y avait pas de Payot et à l'heure actuelle, pour l'Occident, le grand éditeur c'est Payot et l'éditeur d'Anatole France un petit éditeur. Le Payot international, c'est-à-dire, au fond, les grandes revues. *Match*, c'est la même chose.

I. Mihaileanu — Il reste le roman d'idées.

A. Malraux — Ce que vous avez le talent de poser comme problème est en soi d'un intérêt égal à un récit. On croit que c'est très difficile de comprendre les mathématiques. Un très grand esprit se met à m'expliquer comment Pascal a reconstruit tout seul la géométrie jusqu'à Euclide. C'est un prodigieux roman policier. L'humanité a découvert avec notre génération que le roman policier ne dépendait pas du policier : c'est l'univers comme énigme à résoudre. Il y a l'intérêt du lecteur du moment que l'esprit humain se montre aux prises avec la résistance aux éléments de la nature. De ce point de vue on devrait dire que le plus grand roman c'est *Robinson*. En continuant l'idée, vous arriverez à dire : l'aventure de l'esprit est absolument une investigation du type policier.

I. Mihaileanu — Maintenez-vous, pour aujourd'hui et pour demain, la célèbre phrase de votre œuvre : «Tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux ?»

A. Malraux — Quand je l'ai écrite, il y avait le formidable affrontement du fascisme et tout le monde savait bien qu'il pouvait arriver un drame du côté communiste, ou un drame du côté fasciste, ou un drame entre le communisme et le fascisme.

A l'heure actuelle, cette conscience-là me paraît beaucoup diminuée. Par exemple, quand j'étais en Russie en 34, je n'ai pas vu un seul Russe qui n'ait la conscience

parfaitement sincère et vraie d'être dans un pays encerclé. Ils ne croyaient pas aux alliances démocratiques, d'ailleurs elles n'existaient pas encore, ils avaient Hitler à leur porte et ils avaient le Japon. A l'heure actuelle, quel pays vit dans ce sentiment ? Il est bien entendu que l'on fait de la guerre un peu plus froide ou un peu moins froide, mais cette menace qui était tellement légitime puisque cette guerre est venue, n'a plus d'équivalent.

I. Mihaileanu — Quand je vous ai posé cette question, je ne pensais pas au côté politique mais surtout, disons, au côté métaphysique. Quand vous parlez de la grandeur que l'homme ne connaît pas, sa propre grandeur, je crois que j'abordais une idée centrale de votre œuvre et de tous les personnages de votre œuvre.

A. Malraux — Mais cela revient toujours à notre conversation de tout à l'heure quand je vous disais : il reste à savoir comment nous pouvons créer des hommes. Nous sentons bien que toute notre civilisation est en train de se décomposer. L'individu est une sorte d'atome qui s'agglomérerait aux autres et à l'heure actuelle il y a des réactions en chaîne. Alors, dans les pays de l'Europe de l'Est, on fait semblant de dire que ce n'est pas vrai, vous savez aussi bien que moi que c'est vrai. Quelle serait la contrepartie ? C'est évidemment les valeurs. Ce que nous appelons créer un homme, c'est qu'un homme soit aggloméré par des valeurs, religieuses ou pas religieuses, mais des valeurs. Le drame, c'est que c'est une civilisation qui ne conçoit pas ces valeurs et que cela n'est jamais arrivé. Quand il s'agissait des pré-civilisations, elles concevaient très bien leurs valeurs. Leurs valeurs étaient très faibles mais elles les concevaient très bien : les valeurs d'épouvante et de vénération, c'était tout à fait banal.

I. Mihaileanu — Précisément le physicien, le biologiste ne sont-ils pas en train de formuler des valeurs ?

A. Malraux — Ils disent que non. Vous vous souvenez de la phrase d'Einstein : «Le plus étonnant est que cela ait probablement un sens.» Donc il mettait lui-même l'accent sur «étonnant». En tout cas, je ne connais pas un scientifique important qui aboutisse à des valeurs qui nous intéressent. Si vous prenez des biologistes comme Monod, il dit tout de même qu'il n'y a pas de valeur puisque la valeur suprême, c'est celle qui fait que le savant se dévoue à la science. Pour le reste, son idéologie vaut ce

qu'elle vaut, mais c'est celle du XIX^e siècle. Toute valeur que nous attendrions de la science nous intéresserait dans la mesure où elle nous apporterait des concepts qui seraient des concepts nouveaux. Si c'est pour nous apporter Darwin avec une sauce plus ou moins électronique, ce n'est pas la peine. Il est possible que, dans cent ans, la réponse soit que nous avons vécu une crise spirituelle. Après tout, il n'y a pas eu de grands faits spirituels depuis la Réforme, cinq cents ans.

I. Mihaileanu — Et la définition humaniste des Encyclopédistes ?

A. Malraux — Ça ne fait pas le poids. Pour que cela fasse le poids, il lui faut la Révolution, alors c'est un autre projet. Le Christianisme a eu des mouvements excessivement profonds et l'habitude des spécialistes des religions de chercher autour des fondateurs de religion nous égare.

Je veux dire qu'à force d'écrire sur Jésus, on finit par ne plus tenir compte de Luther. Or, le protestantisme a été un fait spirituel considérable. La même chose pour le bouddhisme.

Le Franciscanisme avait été dans la Chrétienté un fait réellement considérable. Mais enfin, tout cela nous mène à Luther. Alors que vous avez aux Indes ou en Perse des éléments spirituels qui touchent quelques millions de types, mais pas de grands bouleversements spirituels. Cela c'est assez curieux d'une certaine façon puisque les grands, ces religieux, se situent entre le VI^e avant et le XV^e après J.C. En somme, il y a 2.100 ans d'histoire spirituelle de l'humanité.

I. Mihaileanu — Qu'on en pense ce qu'on voudra mais au point de vue phénomène, le phénomène chinois à l'heure actuelle n'est-il pas aussi une recherche de valeurs ?

A. Malraux — Cela ne va pas tellement loin parce que ce dont la Chine a absolument besoin, c'est de reconquérir sa dignité. La Chine était un pays complètement pourri et qui avait une vision très forte de son ancienneté. Je veux dire que le Chinois le plus aimable avait le sentiment de l'ancienne grande Chine. Mao leur a légitimé le retour à la grande Chine et au bout du compte avec raison. Je veux dire que le coolie dans la rue a évidemment une dignité qu'il n'avait pas avec Tchang Kaï-Chek

et avec les seigneurs de la guerre et même depuis bien longtemps. Or, dans un pays qui a tellement besoin de la vie collective – il y a un instinct quasi abeille – leur rendre cela légitimement a été quelque chose d’une importance absolument colossale.

I. Mihaileanu — Après tant d’expériences vécues, que représente pour vous *le moi*, en dehors des secrets qu’il cache ? Je me réfère au *moi* à qui on s’abandonne, qui se construit, le *moi* dans la vie des autres, le *moi* devant la mort.

A. Malraux — Le phénomène le plus important, c’est qu’il a cessé d’exister en tant que valeur. Pour des gens, mettons de la génération de Barrès ou Gide, l’individualisme est le phénomène absolument capital. Pour nous, c’est absolument épisodique. Nous pouvons très bien envisager le problème, il ne nous commande pas, le *moi* a eu dans l’intelligentsia disons de 1900 à 1925 l’importance qu’a eue le marxisme dans l’intelligentsia contemporaine.

I. Mihaileanu — Certaines critiques considèrent évident le peu de place qu’a l’amour dans votre œuvre, en le distinguant de la fraternité virile, de l’amour pour l’art. Ne croyez-vous pas que l’amour, dans sa signification totale, peut devenir une valeur suprême, peut jouer le rôle de l’antidestin ?

A. Malraux — Ce que je dirais, c’est que cela ne s’est pas trouvé, ce n’est pas la conséquence d’un principe. Seulement, il y a aussi que nous oublions trop qu’un certain nombre de romans très importants sont des romans sans amour : *Don Quichotte*, *Robinson*, *Moby Dick*; cela fait trois romans d’importance mondiale. Dans les trois, l’amour ne joue aucun rôle, ou un rôle parodique dans *Don Quichotte*. On a fini par dire que l’amour était le thème nécessaire de la littérature, ce n’est pas tellement sûr.

I. Mihaileanu — Du roman...

A. Malraux — On avait même admis l’omniprésence de l’amour dans tout ce qui est fiction. On vous disait que *La Guerre de Troie*, c’est tout de même Hélène, ce qui n’est pas vrai. Naturellement, Hélène est le prétexte, mais *L’Illiade* n’est pas une fiction autour des amours d’Hélène et Pâris. C’est une fiction autour des combats d’Hector et d’Achille.

I. Mihaileanu — Quand même, chez Dostoïevski, chez Tolstoï, chez Tchekhov, chez les grands prosateurs russes, l'amour a joué un rôle considérable...

A. Malraux — Oui, considérable. D'autant plus considérable que l'amour russe, vous le savez comme moi, est une notion métaphysique assez forte, et que les romanciers l'ont réintroduite. Tolstoï a un très grand génie pour incarner l'amour, l'amour humain; il est presque le seul très grand romancier qui ait créé de grandes figures de femmes. Dostoïevski, c'est autre chose. Son génie est tout à fait ailleurs et ses femmes sont des femmes indéfendables. Ce sont absolument des créations, comme chez Shakespeare.

I. Mihaileanu — Il y a aussi l'autre lignée d'écrivains russes où l'amour n'a aucun rôle, Gogol, Saltykov-Chtchedrine, Boulgakov. Ils sont surtout satiriques.

A. Malraux — C'est ce que j'allais dire. A partir du moment où vous êtes sûr que vous appelez la satire, il faudrait voir l'élément caricatural, agressif. Vous avez parlé Chtchedrine, si les scènes où Doudouchka est avec sa nièce étaient retournées, elles deviendraient des scènes d'amour.

I. Mihaileanu — Que pensez-vous du sentiment d'amour total, des rapports entre les hommes et les femmes, c'est-à-dire du sentiment d'amitié, du sentiment de fraternité, du dévouement pour une idée et aussi de la foi ?

A. Malraux — Plus vous allez vers l'Est, plus vous avez raison. La Russie a de l'amour une vue métaphysique. L'Angleterre a une vue de l'amour avec des petites cases tout à fait précises : l'élément divin, l'élément sentimental...

I. Mihaileanu — Dans l'acceptation que je donne aux mots «amour total», je crois que dans votre œuvre l'amour a joué un grand rôle.

A. Malraux — Il n'y a pas de doute.

I. Mihaileanu — Mais quelle est votre opinion sur le rôle de l'amour, disons dans la culture, comme valeur suprême, comme valeur d'anti-destin ?

A. Malraux — Le mot couvre une dizaine de réalités différentes. Le mot amour veut dire à la fois tendresse et disons amour métaphysique : vous êtes entre la notion de

sexualité plus ou moins liée à l'amour, ceci discutablement d'ailleurs, et la notion d'amour sacré telle qu'elle est dans le Christianisme, si fortement. En fait, vous passez d'une façon imperceptible, complètement d'un domaine à l'autre.

Je crois que ce qui est intéressant dans votre question, c'est la façon dont vous la posez, c'est à dire le sentiment d'amour indépendant de son objet attendrissant.

I. Mihaileanu — Exactement.

A. Malraux — Alors, je crois que nous touchons quelque chose d'excessivement intéressant qui est probablement dans sa profondeur, totalement indéfinissable et dont nous nous approcherions surtout par la musique. La musique est capable d'exprimer le sentiment d'amour noble sans l'élément de tendresse, aussi par Mozart mais au besoin sans, avec une très grande puissance et nous montre bien que nous ne pouvons pas la mettre en termes. C'est le moment où vous savez que vous êtes désarmé.

I. Mihaileanu — D'ailleurs, la musique peut bien exprimer la foi, surtout la foi religieuse.

A. Malraux — Vous savez, dans la *Tête d'obsidienne*, je dis à Menuhin que quand on est en Asie on croit que le grand sentiment de la musique occidentale c'est la nostalgie, naturellement Beethoven, Schumann, Schubert... Il était avec Nadia Boulanger et il dit : «Est-ce que vous diriez cela, Nadia ?» Elle dit non, et «moi non plus – ajoute Menuhin – Qu'est-ce que vous diriez, vous, du sentiment fondamental de la musique occidentale ?» et il m'a dit : «La louange». Cela, c'est intéressant. Parce que c'est vrai, c'est un des sentiments fondamentaux. Dans la louange, il y a un élément spécifiquement musical.

I. Mihaileanu — Pas par hasard, mais en étroite liaison avec la question précédente, je vous demande, que pensez-vous du terrorisme d'aujourd'hui, en tant qu'auteur de la *Condition humaine* et des *Conquérants*, ou pour la première fois dans une œuvre romanesque, est dessiné le portrait psychologique du terroriste ? Découvrez-vous des ressemblances entre Hong, Tchen et les terroristes d'aujourd'hui ?

A. Malraux — Pour moi, le grand décalage, c'est que les terroristes que nous voyons à l'heure actuelle sont des personnages assez logiques, alors que les terroristes

que j'ai connus étaient assez près des nihilistes russes, c'est-à-dire assez métaphysiciens. Si vous prenez les Japonais, et les Arabes à l'heure actuelle, vous avez l'impression, au contraire, d'une espèce de super rationalisme; le plus simple c'est de tuer les gens, alors on va les menacer. Il y a chez eux un côté presque mécanique. Les terroristes chinois, comme les terroristes russes, étaient très différents, ils se trouvaient toujours dans un univers assez près de l'imaginaire. Les terroristes actuels peuvent dire qu'ils ont une mission en prenant des otages, mais ils ne le disent pas. Vous n'avez pas un vocabulaire. Vous avez un comportement. Au contraire, je veux dire que le terrorisme actuel me fait penser au gangstérisme, il y a une espèce de rigueur.

I. Mihaileanu — C'est-à-dire une pratique, une technologie.

A. Malraux — Je crois que le terrorisme que j'ai connu est quelque chose qui a complètement disparu. Les premiers ont sûrement été les Russes, les derniers ont été les Chinois. Il y a évidemment quelque chose que je ne connais pas assez bien, c'est le terrorisme japonais. Je crois qu'il y a un certain nombre de terroristes japonais qui sont d'une catégorie assez métaphysicienne. Et ceux-là ont une sorte de notion de l'honneur japonais lié au sang qui est tout de même d'un ordre «pas gangster», d'un ordre métaphysicien, religieux, un domaine assez vaste.

I. Mihaileanu — Mais entre les deux, il y a eu le terroriste de la Résistance française ?

A. Malraux — Il n'a pas été très terroriste.

I. Mihaileanu — Il y a quand même eu des attentats.

A. Malraux — Oui. Le terrorisme russe, c'était tout de même essentiellement l'idée du sacrifice : on sacrifiait le Grand-Duc, on se sacrifiait du même coup. Pour la Résistance – je travaillais avec les chefs de groupements – c'était tout de même près du domaine de la guerre.

I. Mihaileanu — Et de la technique.

A. Malraux — C'était comme une lutte militaire. Ce n'étaient pas des sentiments compliqués. Simplement, il n'y avait pas d'absolu.

I. Mihaileanu — Et en même temps il n’y avait pas tellement de nihilisme, ce n’était pas la haine.

A. Malraux — Il y avait un côté Légion étrangère très net; et puis un grand côté national. Mais du côté national je me méfie parce que n’étaient pas les plus nationaux qui étaient les plus terroristes, pas du tout. Il y avait aussi les groupes francs. Mais les groupes francs ne me donnent pas envie de me poser des questions. Je les ai beaucoup pratiqués. Ils exerçaient un métier particulièrement dangereux. Ils étaient des volontaires. Tandis que les terroristes chinois, ce n’est pas si clair que cela, les terroristes russes non plus. Avec les Russes, il y a tout de même eu : premièrement je tue le Grand-Duc, deuxièmement, je suis sacrifié, car je serai pris. Vraisemblablement je serai pendu et ma pendaison va être le germe de la révolte future. Alors, cela vous l’avez un peu dans les groupes francs. Quand les Allemands prennent des otages et fusillent des otages, les otages qu’ils fusillent nous font des disciples. Tandis qu’aujourd’hui, ce sont les terroristes qui pendent les otages. Donc cela a un résultat contraire.

I. Mihaileanu — Est-ce qu’il y a le fait aussi que le terroriste japonais ou le terroriste palestinien opère sur un territoire qui n’est pas son territoire national, qu’il n’est pas au milieu de son propre peuple ?

A. Malraux — Je vais suivre votre idée. Le fait nouveau, c’est que nous sommes en train d’assister à un terrorisme qui n’est pas sur le territoire national, jusque-là il l’était toujours : les terroristes chinois lancent des bombes en Chine, les Russes en Russie.

Là, je crois qu’il y a un phénomène nouveau. Je reprends là ma comparaison avec la Légion étrangère. Un type humain différent. Parce que dans le terroriste national, il y a tout de même une très forte fraternité inconsciente avec son peuple. Tous ces gens-là étaient populistes.

Dans la Résistance, nous avions tout de même, à partir de 43, le sentiment qu’à la fin nous serions vainqueurs. Tandis qu’en fait, les Chinois n’avaient pas le sentiment

qu'ils seraient vainqueurs. Ils avaient le sentiment, comme en Russie, qu'un jour viendrait, mais pas de leur vivant, c'était de l'utopie.

I. Mihaileanu — Croyez-vous qu'il y ait rupture entre votre œuvre antérieure et les *Antimémoires*, comme le suggère Gaëtan Picon, qui croit qu'aux *Antimémoires* font défaut la présence d'un mythe, le sens d'une histoire qui s'est égarée.

A. Malraux — Ce que je pense, c'est que le livre est entièrement rédigé avec le sentiment d'étonnement devant le déroulement de notre siècle. Il est évident que je n'ai aucune idée de la façon dont, dans cent ans, on verra ce siècle. Mais ce qui me paraît certain, c'est que quelqu'un qui me lira n'aura pas du tout le sentiment qu'il me lit comme il lit, disons Mauriac, parce que Mauriac est à l'intérieur de son XX^e siècle et que moi je suis à l'extérieur. Alors je crois que pour répondre à Picon, ce qu'il n'a pas pigé c'est que l'élément mythique des *Antimémoires* n'est pas du tout le personnage ou les épisodes, c'est la séparation d'avec la civilisation : le voyageur autour de la terre, l'OVNI, et là il me paraît y avoir une dimension mythique; parce que c'est extrêmement facile d'avoir cette impression dans le domaine sentimental, mais il se trouve que moi je donne ce sentiment-là dans l'ordre historique. Pour un lecteur dans cent ans, dans un roman d'amour, ce serait la définition du personnage. Mais quand c'est avec le général de Gaulle et à la fois avec le général de Gaulle et Mao c'est différent. En tout cas, je suis tout à fait sûr que dans le fait de décoller, il y a une donnée mystique très mystérieuse mais très certaine, comme nous ressentons dans tous les rêves. L'humanité a toujours rêvé de voler.

I. Mihaileanu — Croyez-vous que cela sera le sens mythique de cette œuvre ?

A. Malraux — C'est ce qui la séparera d'à peu près toutes les œuvres contemporaines. Etant donné que tout ce dont nous parlons n'a de sens que si nous restons dans le domaine imprécis, je veux dire que s'il y avait précision, cela serait faux. Si je me mettais dans l'état d'esprit de ce que j'imagine être l'angle de vue de 2050, c'est Jules Verne : cela n'a aucun intérêt. Ce qui a un intérêt c'est cette sorte d'éloignement qui est une prise de conscience de l'éloignement de l'homme contemporain par rapport à la civilisation contemporaine, parce que je crois que je mets l'accent avec violence sur quelque chose que nous ressentons tous sans violence. Nous

sommes tous des gens qui regardons la civilisation comme une partie étrangère. Cela n'est jamais arrivé.

I. Mihaileanu — Au fond, vous participez déjà à cette redéfinition de la notion de l'histoire.

A. Malraux — Dans une certaine mesure. Je ne crois pas que c'est tellement moi, je crois que c'est l'ensemble des découvertes que nous visons qui est en train de mettre en accusation l'histoire.

I. Mihaileanu — Quel est le rapport entre le vécu et l'imaginaire dans votre œuvre romanesque ? Certains critiques affirment que c'est le vécu, l'expérience qui domine; je suppose que c'est le contraire, que la vie est seulement une matière première, un prétexte pour que surgisse «Le musée imaginaire de la vie humaine». Je me trompe ?

A. Malraux — En fait, il est bien évident que le vécu est un élément de relief. Mais il n'est un élément de relief qu'à condition de supposer que vous avez une armature et cette armature, elle, appartient à l'élément le plus profond de l'imaginaire, c'est-à-dire pas du tout à l'imaginaire fantastique extérieur, mais à l'imaginaire de ce qui est en nous.

Disons qu'il y a deux imaginaires : il y en a un qui consiste à raconter des histoires, alors c'est les Mille et une nuits. Perrault, etc., puis il y en a un autre qui est de trouver en soi-même le monstre ou le sacré.

I. Mihaileanu — Mais *La Condition humaine* ou *L'Espoir* étaient considérés comme des œuvres vécues, on les assimilait même à des reportages...

A. Malraux — Ecoutez, est-ce qu'il existe sérieusement du vécu quelque part ? Est-ce que ce n'est pas une espèce de chimère incroyable ? Qu'a-t-on considéré comme le comble du vécu en France ? Balzac. Or, Baudelaire écrivait qu'il est le plus grand visionnaire de notre temps. Nous sommes tous d'accord aujourd'hui. Il n'y a pas de question.

Après, il y a eu Zola. Personne d'entre nous ne considère les grandes œuvres d'Emile Zola comme des photos. *L'Assommoir* est un livre absolument épique, noir, tragique, le contraire de la photographie.

En peinture, c'est tout à fait précis, parce qu'en peinture chaque fois qu'on nous dit qu'on va faire du réalisme, cela veut dire qu'on lutte contre le style triomphant. Chez vous, on est réaliste quand on est contre les icônes, au XVII^e siècle, on est réaliste quand on est contre Raphaël, mais le réalisme en peinture, c'est toujours la critique d'un idéalisme antérieur. Dans la littérature, je pense que c'est à peu près la même chose. Les forces qui sont en œuvre dans la grande création romanesque ou tragique ne sont pas des forces d'application, d'examen. L'application ou l'examen, c'est toujours quelque chose dont vous vous servez pour donner le relief ou la surprise. N'importe quel artiste est prodigieusement servi quand il rencontre la surprise. Vous ne pouvez pas l'inventer, vous ne pouvez pas non plus faire qu'elle soit là ou qu'elle ne soit pas là. C'est la même chose que le monteur au cinéma. Il ne peut pas concevoir son propre champ. Seulement, il a fait le plan de l'héroïne qui vient de tomber et il se trouve qu'une traînée de pétrole coule tout près, ce qui suggère immédiatement le sang et évidemment un plan superbe. Il y a un homme de génie chez qui tout cela est flagrant, c'est Shakespeare. Il est évident que Macbeth se passe entièrement indépendamment du roi... Un cas dont il faudrait parler c'est celui de Dostoïevski. Maintenant que nous avons ses carnets, nous savons que c'est Muichkine qui est l'assassin. Dostoïevski a gardé entièrement la scène en intervertissant les personnages. Donc pour lui, la seule chose importante c'était l'amour.

En revenant à votre question, je vous réponds : la vie a été seulement une matière première. Mais il y a des moments où la vie donne une sorte d'incarnation de nos mythes, ou au moins de nos phantasmes.

La force artistique de la vie, c'est l'étendue de son imprévisible. Et ce qu'on appelle expérience (pas l'idée, le sentiment) est tout de même lié à la vie.